

Marie-Laure :

J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage. Cela a duré deux mois puis j'ai été virée.

Mais je ne sais pas jouer à Calimero : c'est la faute à ceci ou cela, ceux-ci ou ceux-là.

Non, j'assume, c'est ma faute.

Que voulez-vous ; j'aspire à trouver du travail, puis, quand j'en ai trouvé, je ne sais pas dire que j'aspire à le perdre, mais on dirait que je fais tout, ou beaucoup de choses, pour le perdre.

La lune de miel avec mon nouvel emploi dure peu de temps. Très vite, je me rends compte que ceci ou cela ne me convient pas. Qu'avec ceux-ci ou ceux-là, cela ne va pas. Puis, tout s'enchaîne et se cumule et rien ne va plus. Les jeux sont faits ou seront vite faits. Incapable de de ceci ou cela, inadaptable, asociale et j'en passe.

C'est moi qui très vite vois mon travail comme inutile. Et, quand le travail semble inutile, à quoi bon se lever le matin, à quoi bon faire des efforts en tout genre, se démenner (enfin, un peu).

Tout devient gênant, emmerdant...

Et un travail inutile et emmerdant, à quoi bon ?

Donc, très vite, on se fait appeler chez le chef : ça ne va pas trop, il faudrait améliorer ceci ou cela, ceci et cela, puis encore ça etc...

C'est une requête sans fin. Une requête impossible. Impossible à entendre d'abord, puis impossible à accepter et à laquelle obéir. Mais on joue le jeu : oui patron, entendu patron, compris patron.

C'est surtout moi qui ai compris. Compris que ce travail n'était définitivement pas pour moi. Ou que moi, je n'étais pas faite pour ce travail (cela serait-il ou même !...)

En tout cas, la conclusion est la même : si tu ne t'adapte pas à ton travail, le travail ne s'adaptera pas à toi.

Et dès lors il reste une solution : la porte. Soit je la prends par ma volonté, soit on m'impose de prendre la porte, enfin entendons-nous, je leur laisse leur porte, mais je la prends juste en sens unique, le sens de la sortie ; plus de retour possible.

Cela laisse-t-il des remords et des regrets ?

Pas sûr, pas sûr du tout !!!

Pascale :

J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage. Cela a duré deux mois puis j'ai été virée.

Je cherchais un travail dépourvu de concentration intense. Un travail où l'esprit trouve encore un peu de liberté. Un travail qui ne tараude pas le mental dès le retour à domicile. Ma résistance psychique ne me permettait plus de postuler ou de prétendre à de telles charges stressantes.

L'annonce du groupe Ferrero tombait à point Il recherchait une collaboratrice fiable pour les ateliers de fabrication de bâtonnets fourrés pralinés à enrobage chocolaté ; poste de surveillance pour produits finis de qualité supérieure. Activité sur mesure pour moi, je parviendrais à ne laisser passer aucune friandise défectueuse.

J'ai rapidement pris place. Je me débrouillais plutôt bien mais j'alliais trop souvent la vue au goût. Surveiller le produit s'imposait. Selon moi sous toutes ses formes. Il ne fallut que quelques semaines pour faire paniquer foie, pancréas et chef de production. Après plusieurs avertissements improductifs, suite à deux semaines de maladie couronnées par un début de diabète.

Je dus tourner la page.

Victor :

J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage. Cela a duré deux mois. Le temps que le titulaire reprenne son emploi, ses congés épuisés.

Comme bouche-trou, on fait difficilement plus valorisant ! Surtout que les chaleurs estivales rendaient la tâche quasi insupportable. Et avec ça, un horaire au vogelpick : mardi on a besoin de toi mais le lendemain pas... Et pas moyen de savoir plus de deux jours à l'avance s'il y aura du boulot. Heureusement, dans la partie, il n'y a pas de morte saison ! Du travail à la main comme on n'en fait guère. C'est pas comme pour le gaz où la machine remblaie, aux hommes de figoler du bord de la pelle ou d'un coup de brosse final. Par contre, on voit du pays. Sur les deux mois, je n'ai pas bouloté deux jours à la même place ; faut dire que quand c'est rebouché, à moins de recreuser... Et puis, un calme parfait. Pas de circulation dont il faut se méfier Même pas le moindre piéton qui voudrait traverser. Une ville à la campagne, quoi ! Pas étonnant que l'ouvrier que j'ai remplacé tienne à retrouver sa place. Enfin, celle qui est à boucher... Tous compte faits, je me verrais bien accepter un contrat sans durée déterminée. Ça doit être sain de côtoyer des gens dont les actes leur ont valu d'être saints eux aussi. Y a peut-être contagion... Bref, même s'il s'agit d'un travail en noir, il n'est pas fait au noir. Quoique... les noirs aussi, il faut boucher leur trou quand ils sont enterrés !

Edouard :

J'ai trouvé du travail.

Après plusieurs mois de soi-disant larvitude où l'on me désignait comme profiteur, feignasse, incapable et j'en passe. Plusieurs mois de doutes, de remises en questions, de torpeur et de dépression. Mais qui parmi les pharisiens du coin a donc pris la peine de bien me connaître avant de me stigmatiser par des propos lapidaires ou cloutés de rouille, des étiquetages à la mords-moi l'nœud coulant ? J'avais ma dignité, je rejetais les ronds-de-jambes et la mendication. Car plutôt garder la tête haute dans la mouise que lécher les trous de balle de l'aristocrasse à pistons, les ténors pas très fins à cartes partisanses, les barytons unis du politiquement correct, les basses « testoterronnées » qui se la jouent nobles et haut perchées de droiture. Le monde pour moi sonnait faux, sa partition m'ennuyait, car il n'y avait pas la clé des chants musicolorés où m'épanouir. Alors, j'ai décroché, entre une noire caféinée et une blanche nocturne. Et, j'ai trouvé du travail.. au croque-mort, aux pompes funèbres. Mais, j'ai refusé les chaînes, je suis prêt pour le sapin.

Michel :

J'ai trouvé du travail, un travail pénible mais mieux payé que l'allocation de chômage. Cela a duré deux mois puis j'ai été viré. J'avais le choix : retourner chez mes parents, me syndiquer, trouver un autre boulot, devenir clochard-écrivain vivant sous les ponts ou globbetrotter vivant à la petite semaine. J'ai opté pour la dernière solution. Les voyages forment la jeunesse. J'avais lu avec agrément « le tour du monde en 80 jours » de Jules Verne et j'allais m'en inspirer.

C'est ainsi qu'après avoir travaillé deux mois comme docker et logé chez ma tante à Anvers, j'embarque pour rejoindre New-York à bord du Libéria, un nom qui m'évoque furieusement le pétrole et le capitalisme. Mais bon, il me faut mettre mes ambitions de contestataire en poche. J'ai obtenu de pouvoir embarquer en échange de menus services en cuisine. Au large des Açores, une tempête se déclare. Je vomis sang et tripes ainsi que d'autres voyageurs. C'est mon baptême de mer et j'en suis quitte pour un jour de repos couché sur un banc au grand air.

Arrivé à New-York, je parcours la ville éberlué par les buildings. Je n'ai quasi rien en poche et il me faut survivre. Comme je sais bien chanter, je suis engagé pour quinze jours dans un bar à matelots. Un jour, m'étant approché de Wall Street, je vois défiler des jeunes contre le système économique et social. Je les rejoins car je les approuve et ne risque pas grand-chose..

Au bout de quinze jours, il me faut quitter cette grande ville. La vie y est trop chère pour mes pauvres moyens. Par voie de chemin de fer, j'ai décidé de rejoindre le Canada, le Québec plus exactement. Par étapes. De petits boulots en petits boulots. Je vis au jour le jour et apprends beaucoup en chemin. Plus que sur un banc d'école.

Après de nombreuses péripéties, j'arrive dans les environs de Montréal. De petits jobs en petits jobs, j'arrive à ce que je voulais : travailler dans une maison d'édition en français. Je deviens correcteur, j'ai toujours eu l'amour de l'orthographe, du vocabulaire et de la grammaire. Peu à peu, je gravis les échelons. A présent, je suis content d'être arrivé à la position que j'occupe. J'en ai parfois bavé mais en regardant le chemin parcouru, je suis fier. J'ai aussi beaucoup travaillé. Finalement, je crois que si j'étais resté en Europe, chez ma parents, quasi le cul dans le beurre je n'aurais pas aussi bien évolué. Finalement c'est vrai que les voyages forment la jeunesse et c'est en travaillant que l'on devient travailleur... D'autre part, je reste contre l'exploitation de l'homme par l'homme et contre le travail pénible et mal payé de certains au profit de quelques capitalistes aux profits démesurés.

Remarque : Michel Bailleux écrit surtout des poèmes et a été primé en 1983 au Grand concours international de Lutèce. Il écrit aussi des contes et nouvelles. Notamment, en collaboration avec Sophie Hannick le récit d'une aventure Gallo-romaine : TARANIS paru aux éditions Tapir rêveur.